

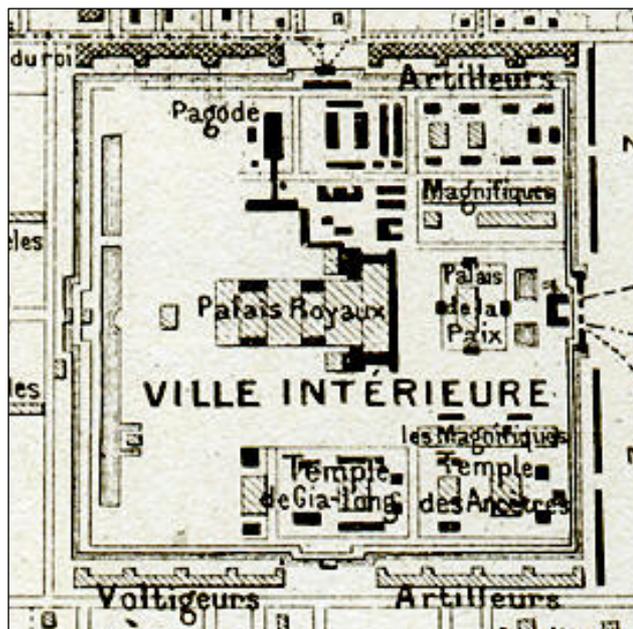
Les femmes dans la Cité Interdite de Hué sous l'Empire d'Annam

L'un des grands attraits touristiques de l'ancienne capitale impériale, Hué, est la Citadelle (Kinh Thành), cœur initial de la ville, au sein de laquelle est située la Citadelle Impériale (Hoàng Thành), qui englobe les palais et bâtiments utilisés par et pour le gouvernement de l'ancien Empire d'Annam. Au centre de cette Citadelle Impériale se trouve la Cité Interdite (Tử Cấm Thành), réservée à la seule vie personnelle de la famille régnante, et où, sous la monarchie, vivait un millier de personnes sur environ 1 kilomètre carré, la majeure partie étant constituée de plusieurs centaines de femmes.

Deux des «Phi» (épouses officielles) de Thành Thái ->

Le lecteur s'imaginant une vie de femme au sein de la Cité Interdite comme étant un long fleuve tranquille se trompe, et lourdement. C'était en réalité un enfer de règles, de grades, d'intrigues, et de frustrations diverses. Et ce faux paradis était tellement rejeté par beaucoup de femmes : lorsque les troupes françaises envahirent la Cité Interdite en 1885 lors de la révolte de l'empereur Hàm Nghi, plus d'une centaine d'odalisques (membres du harem royal) en ont profité pour s'enfuir et ne plus jamais y revenir. Et c'est une excellente raison pour nous de découvrir ce petit monde et sa population féminine.

Ce monde féminin était hiérarchisé. De bas en haut, il y avait au sein de la Cité Interdite trois classes de femmes : les odalisques-servantes, les odalisques femmes-mandarins, et les reines.



Le personnel féminin de base (les « odalisques »)

Les membres du gynécée royal du grade le plus bas, les servantes, provenaient du menu peuple. Et ne croyez pas qu'elles cherchaient à entrer au gynécée, même si, pour des raisons économiques, certaines l'acceptaient. Pour un village devant envoyer une de ses campagnardes à la Cour sur ordre d'un mandarin provincial, c'était une nouvelle plutôt triste. En effet, le fait d'entrer au service de la Cour (« vào nội », c'est-à-dire « vào Nội Cung », autrement dit entrer dans la Cité Interdite) signifiait la séparation pour toujours d'avec la famille et le monde extérieur, car la nouvelle arrivante allait affronter une vie de recluse sans aucun contact avec l'extérieur, similaire à une entrée dans un ordre religieux contemplatif.

← Plan de la Cité Interdite, 1885

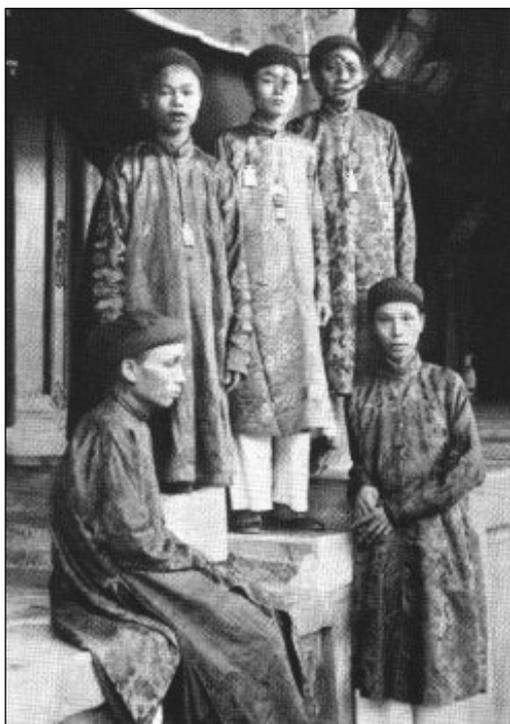
Pour commencer, une servante devait suivre une période de formation interne d'une ½ année, durant laquelle elle apprenait à moins parler, à connaître l'organisation interne de la Cour, et à se fondre littéralement dans le paysage, même si elle recevait un uniforme la faisant reconnaître comme servante dans ce monde pas si feutré que cela : turban plat vietnamien, áo dài de couleur verte ou rouge selon le grade et l'ancienneté. La formation assurée par des femmes-mandarins portait sur le comportement, l'attitude physique, les rites de la Cour, et l'expression orale. Il leur fallait absolument perdre leur accent régional, car à la Cour était utilisé un vocabulaire particulier (plusieurs milliers de

mots spéciaux dont la majeure partie s'est perdue car il n'a pas été enregistré) pratiqué avec un accent spécial : l'accent *Phượng Đức*, mélange d'accent de Huế et d'accent du sud. Cet accent *obligatoire* permettait de rappeler constamment que les empereurs de la dynastie des Nguyễn, la dernière dynastie vietnamienne, avaient leurs racines au sud d'alors (c'est-à-dire le Centre-Vietnam actuel) et épousaient surtout des femmes d'origine sudiste et cochinchinoise. Nous pouvons de nos jours entendre cet accent dans la région de Đà Nẵng et de Hội An, limites géographiques de fait entre l'accent du Sud et celui du Centre (l'ancien sud, au 17^e siècle).

Une fois la formation achevée débutait une vie de salariée prisonnière *de facto* jusqu'à la mort. Le « salaire » était en nature et en espèces : mensuellement, la servante du plus bas grade recevait 1,5 « quan » (ligature de sapèques) plus 20 kg de riz. Comme une servante est normalement logée et nourrie, le riz salarial reçu permettait d'aider éventuellement la famille perdue et au loin, via les eunuques de services gardant le contact avec l'extérieur, et dont le salaire était par ailleurs légèrement inférieur. Si la famille ne requerrait pas d'aide, une partie ou la totalité du riz était vendue (toujours via les services des eunuques) et arrondissait le petit magot personnel de l'odalisque.

La « Hoàng Quý Phi » (Première Epouse) de Khải Định →

Le « grade » ? Les servantes étaient classées en 6 degrés, que ces salariées particulières gravissaient avec l'âge, l'expérience, la compétence, ou plus prosaïquement la faveur de leurs supérieures. Le travail incluait n'importe quelle tâche, haute ou basse. Les odalisques les plus âgées et sans mérite exceptionnel étaient souvent reléguées au nettoyage et au rangement quotidien des palais et bâtiments, les plus jeunes - ou les plus belles - servaient le monarque (et/ou la Reine-Mère ou la Première Epouse pour les épouses officielles). Cela consistait à préparer son tabac, le peigner, le chausser, l'éventer, chanter pour lui, préparer son thé, ou, le soir, coucher par terre à plusieurs (en général, 5) autour du lit royal pour protéger le sommeil impérial.



Rappelons que seules entrent *dans* le lit du monarque les personnes désignées expressément par lui-même avant le coucher, sur une liste présentée par les eunuques. Ces personnes honorées par le roi pouvaient être des servantes, même si les épouses officielles étaient nombreuses. Từ Cung, mère biologique de Bảo Đại, était une odalisque. Ces servantes, jalouses les unes des autres si elles étaient belles, finissaient généralement par intriguer ou payer les eunuques pour être portées sur la liste soumise à l'empereur pour sa nuit. Ce dernier choisissait parfois plusieurs personnes simultanément – cas de l'empereur Minh Mạng d'où une descendance exceptionnelle de plus de 150 enfants. Cela explique l'importance au sein de la Cour de l'eunuque chargé des plaisirs nocturnes impériaux, qui pouvait s'enrichir s'il n'était pas permuté à intervalles réguliers.

←Eunuques (Thái Giám) dans la Cité Interdite de Huế

Les intrigues des servantes et des épouses officielles ont tellement énervé Gia Long, fondateur de la dynastie des Nguyễn, qu'il s'en est plaint en public à son collaborateur français Chaigneau, et ce dernier s'est bien gardé de donner son avis car connaissant le milieu spécial de la Cour. Notons que dans la journée, les servantes allaient et venaient dans un espace strictement délimité avec obligation de ne pas en sortir, celui du bâtiment au sein duquel elle était affectée pour une période donnée : la bibliothèque royale, ou le théâtre de la Cité Interdite, ou le Service de la Bouche (les cuisines), ou un des nombreux temples, bâtiments, et palais.

Telle était la vie des servantes au sein de la Cour : le service, toujours le service, avec le souhait très rarement exaucé de pouvoir dormir avec le roi, et joie suprême, de lui donner un enfant. Cette vie de labeur dans la frustration physique permanente (personne d'autre que l'empereur ne pouvait toucher physiquement une servante,

d'où la présence des eunuques) explique la sorte de torpeur mentale frappant les servantes avec l'âge, et le nombre élevé de ce que l'on appellerait aujourd'hui des dépressions nerveuses. Mais le plus triste est réservé à la fin : il n'était pas question pour les odalisques de mourir au sein de la Citadelle Pourpre Interdite, ce triste « privilège » étant réservé au souverain. Au moment de l'agonie, les eunuques devaient transporter rapidement la pauvre femme en fin de vie vers une maison extérieure à la Citadelle et dédiée à cet usage, située au croisement des rues Đoàn Thị Điểm et Đặng Thái Thân actuelles. C'est là qu'elles rendaient l'âme, redevenant enfin libres dans un monde assurément meilleur que la vie qu'elles ont eue, quittant l'organisation complexe des membres féminins de la Cité Interdite, que nous allons survoler.

L'organisation du service féminin au sein de la Cité Pourpre Interdite

La présence de centaines de femmes au sein de la Cité Interdite requerrait une organisation minutieuse pour un bon déroulement de la vie au sein de cet espace. Hormis la reine sans titre qu'était la Hoàng Quý Phi (Première Epouse) et la Reine-Mère que nous verrons plus loin, et à part les servantes déjà vues, il y avait ce que l'on appelle par facilité les femmes-mandarins, les nữ công thân. A la différence des mandarins masculins qui devaient passer des concours triennaux ardues pour entrer dans le mandarinat, les femmes-mandarins représentaient une catégorie particulière n'existant qu'au sein de la Cité Interdite. Il s'agissait de jeunes filles issues de la classe mandarinale. Les mandarins – en général ceux affectés à la Cour – ayant des filles dotées d'une certaine beauté n'avaient de cesse de les faire admettre dans la Cité Interdite afin d'y disposer d'un atout si par bonheur l'Empereur les remarquait pour sa nuit.

L'Empereur Khải Định passant devant des odalisques âgées

En y étant admises en tant qu'épouses officielles ou potentielles, ces jeunes filles entraient dans ce qu'on appellerait de nos jours l'organigramme de la Maison Impériale, pour y devenir des *cadres moyens ou supérieurs*, sachant que la *direction générale* est représentée par l'épouse de premier rang et la (ou les) reine-mère(s). Pas de concours à passer, mais des grades quand même...



Le fondateur de la dynastie, Gia Long, a trouvé le temps de codifier dès son avènement en 1802 l'organisation de sa Maison : trois degrés pour les épouses officielles (Quý Phi, Minh Phi, Kinh Phi), et 10 degrés pour les femmes-mandarins. Mais ce total de 13 degrés pour un peu plus d'une centaine de personnes était tellement compliqué – et sujet au bon vouloir du souverain – que son

successeur Minh Mạng réforma par édit impérial la « grille des grades » dès 1838, qui devint la suivante :

- hors cadre et hors grade : la Reine-Mère (Hoàng Thái Hậu)
- hors cadre et hors grade mais subordonnée à la Reine-Mère : l'épouse de premier rang, reine sans le titre (Hoàng Quý Phi)
- 1^{er} et 2^e degré : les « Phi », épouses officielles (Quý Phi, Hiền Phi, Thân Phi etc.)
- 3^e au 9^e degré : les « épouses » normales ou potentielles (3^e degré : Quý Tân, Hiền Tân, Trang Tân ; 7^e degré : Quý Nhân ; 9^e degré : Tài Nhân).

La Reine-Mère « présidait » l'ensemble des femmes au sein de la Cité Interdite, avec comme « directrice générale » la Hoàng Quý Phi, c'est-à-dire la Première Epouse.

Les femmes-mandarins

Dirigeant des groupes de servantes, elles avaient comme les autres femmes de la Cité Interdite un « salaire » mensuel. Pour les femmes-mandarins débutantes (9^e degré), il était de 15 ligatures (de sapèques) plus 80 kg de riz. Au sommet de la hiérarchie (3^e degré), elles recevaient 33 ligatures et 300 kg de riz. Pour une idée précise de ce que cela représente, et sur la base d'un 1/2 kg de riz consommé par personne/jour, le seul « salaire » mensuel en riz (outre l'argent en sapèques) d'une femme-mandarin débutante représentait le besoin mensuel en riz d'une famille de 5 têtes. Or, le riz était le poste de dépense fondamental des Vietnamiens à l'époque et il l'est resté partiellement,

en province, de nos jours. Converti en argent par la vente via les services des eunuques, cet argent-riz constituait donc une ressource non négligeable, alors que l'ensemble des personnes vivant au Palais était en théorie nourri.

Chaque femme-mandarin était affectée à un service particulier, avec le titre y afférent. A titre d'exemple, le Service des Rites (Thượng Nghi) au sein de la Cité Interdite, dont la responsabilité était énorme compte tenu des très nombreuses célébrations solennelles à la mémoire des divers membres décédés de la famille régnante, était dirigé par une femme-mandarin titrée Chương Lễ (Responsable des Rites). Elle était assistée d'une Từ Chương elle-même assistée d'un secrétariat, le Điện Sứ. Et dans ce Service des Rites, le personnel d'exécution était composé d'innombrables servantes, les fameuses odalisques mentionnées plus haut.

Début du 20^e siècle : les veuves officielles (« Phi ») de Tự Đức mort en 1883

Mais les femmes-mandarins n'en étaient pas moins des femmes, en quête d'amour et d'affection, et dans ce milieu de la Cour, de position sociale. Et là également, tout comme pour les simples servantes, elles faisaient tout pour se faire remarquer de l'Empereur et/ou pour figurer sur la liste des personnes soumise chaque jour à l'Empereur pour partager sa couche. De là les mêmes intrigues, jalousies, querelles, avec quand même un avantage initial : elles étaient souvent sous les yeux de l'Empereur, et avec un atout initial supplémentaire sur les odalisques de base car connaissant déjà par leurs pères les usages de la Cour (comportement, expression orale, accent Phượng Đức, vocabulaire spécial de la Cour).



La reine-mère et les épouses officielles



Nous le savons tous, dans l'Empire d'Annam ne recevait le titre de Reine (à la mort de l'Empereur) que l'épouse ayant donné naissance à un fils lui-même devenu empereur : ce titre de Hoàng Thái Hậu (Reine-Mère) était donc intermittent car l'épouse pouvait mourir avant son mari, ou son fils pouvait ne pas être désigné pour le trône (cas fréquent). Dans la dynastie des Nguyễn, la seule personne ayant reçu le titre royal de son vivant fut l'Impératrice Nam Phương, devenue Nam Phương Hoàng Hậu dès son mariage avec Bảo Đại, en 1934.

← La Reine-Mère Nguyễn Thị Định, mère de Duy Tân

La fonction de « dirigeant suprême » officiel de la Maison Impériale tenue par la Reine-Mère n'était pas une sinécure, même si l'Empereur était son fils et pouvait fermer les yeux sur un dysfonctionnement passager de la Cité Interdite, cas de Tự Đức devant sa mère très aimée. Mais tout se passait en général de manière satisfaisante, car la Hoàng Quý Phi (Première Epouse, appelée Giai Phi à partir de 1876) dirigeait

en pratique le fonctionnement de la « maison ». Restait l'influence politique, et nous connaissons tous l'influence qu'a eue la Reine-Mère Từ Dũ, lors des événements entraînant la sujétion de la Cour puis du pays à la France, à la fin du 19^e siècle, avec la succession de Tự Đức par 5 monarques consécutifs en l'espace de 6 ans, sur le choix desquels Từ Dũ a eu son mot à dire, en bien ou en mal. Nous connaissons également et à l'inverse la souffrance de Từ Minh (veuve de Dục Đức assassiné) de voir Thành Thái monter sur le trône, et la vie déplorablement triste de la Hoàng Quý Phi de Duy Tân qui, au bout de quelques mois seulement de vie royale, dut accompagner en exil Duy Tân en 1916.

La Reine-Mère Từ Minh, mère de Thành Thái →

Faut-il affirmer alors que le rôle de la Première Epouse (Hoàng Quý Phi) serait moindre que celui de la Reine-Mère ? Du tout. C'était la Hoàng Qui Phi qui dirigeait de manière effective la vie au Palais. Et la position est également exposée, car il y a eu des cas de Hoàng Quý Phi reléguées à un « grade » moindre par simple décision du souverain insatisfait du fonctionnement de sa Maison.



Du moins ces deux femmes, les plus haut placées au sein de la Cité Interdite, bénéficiaient-elles d'avantages matériels mensuels conséquents (pour la Reine-Mère : 833 ligatures, plus 1666 kg de riz ; pour la Première Epouse : 83 ligatures et 500 kg de riz) leur permettant de s'adonner à des loisirs coûteux par les mises financières, tels les jeux de cartes ou le mah jong. Les Reines-Mères et Premières Epouses sérieuses ou croyantes (la majorité) faisaient d'autre part des dons réguliers à des pagodes autour de Hué et dans tout le pays.

Considérations générales

Il n'était pas facile d'être une femme au sein de la Cité Interdite ; et pourtant c'était une véritable cité de femmes gérée par les femmes ; le seul homme était l'empereur, tous les princes devant quitter la Cité Interdite dès l'adolescence, et si on met à part les eunuques. L'organisation interne de la Cité Interdite générait une lutte permanente pour les titres (les « degrés »), et tous les coups étaient permis : affronts délibérés, médisance, etc. Atteindre la couche du roi et surtout engendrer un enfant aboutissant à un rang plus élevé était une tâche forcenée, car constituant le seul et unique dérivatif à une vie morne, terne, réglée comme une mécanique et sans aspect affectif. Cette lutte débouchait sur l'aliénation mentale parfois, en sus des cas éventuels de lesbianisme permettant une brève lueur affective dans une vie bien sombre, malgré les distractions pourtant assez fréquentes : pièces de théâtre, concerts, jeux. Et malheur à celles tombant malades : l'auscultation par le médecin de la Cour consistait en une simple prise du pouls, la malade détaillant les troubles qu'elle ressentait ; aucun autre attouchement n'était permis par les règles internes de la Cité Interdite. Dès lors, une maladie grave mal diagnostiquée entraînait la mort.

Un des plaisirs dans la Cité Interdite : les concerts traditionnels

Le confort dans la vie quotidienne était très relatif : la Reine-Mère disposait d'un total de 3 palais pour son usage et l'épouse officielle avait le sien, certes, mais les femmes-mandarins (une centaine) se partageaient 5 bâtiments, tandis que les odalisques-servantes étaient entassées dans un seul bâtiment. Et le service était permanent, 24 heures sur 24. Minh Mạng, travailleur acharné la nuit, ne craignait pas de réveiller tout le monde pour son service, Khải Định se mettait en colère pour des repas mal servis, Gia Long et Tự Đức mobilisaient nombre de femmes-mandarins et de servantes pour préparer leurs promenades sur la Rivière des Parfums.



Les frustrations et jalousies faisaient leur œuvre de façon tellement nocive que Minh Mạng, pour assainir l'ambiance de la Cité Interdite, libéra totalement et exceptionnellement 100 servantes et/ou femmes-mandarins, en 1837 : ce fut la seule fois durant tout le règne des souverains Nguyễn où des femmes de la Cité Interdite purent partir officiellement, à l'exception de la fuite d'une centaine de servantes en 1885, mentionnée au début du présent texte. Pour sa part, Tự Đức modifia une dernière fois la réglementation du système féminin de gestion interne de la Cité Interdite, qui fut inscrite dans le Đại Nam Hội Điện Sử Lễ. Et des primes en espèces permettaient de temps à autre de réveiller l'ardeur au travail des femmes au sein de La cité Interdite. Cette prime pouvait être énorme en cas d'enfantement, *a fortiori* pour un bébé mâle consolidant la dynastie.

La mort d'un empereur, seule, permettait à quelques servantes de quitter la Cité Interdite (mais non d'être libérées) pour être affectées au service du mausolée royal en compagnie des veuves officielles, où elles logeraient désormais. Le mausolée de Tự Đức nous permet de voir de nos jours en son sein les vestiges des petites maisons où elles habitaient, qui sont tombées en ruines car n'ayant jamais été entretenues. Ce fut le dernier empereur, Bảo Đại, régnant de 1932 à 1945, qui mit *de facto* fin au système de gestion interne de la Cité Interdite par les femmes, car il fut le plus simple dans sa vie personnelle : il supprima la polygamie impériale dès son retour de France définitif en 1932, et vécut le plus bourgeoisement du monde en compagnie de la seule Impératrice Nam Phương, laissant les dernières servantes, eunuques, et femmes-mandarins au service quasi-exclusif de sa mère Từ Cung.

Mais la Cour n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même, et la monarchie allait bientôt rendre le dernier soupir. De nos jours, seule la visite des bâtiments encore debout et restaurés de la Cité Interdite permet au visiteur d'imaginer ce que fut la vie des femmes au sein de cet espace, et surtout de ne pas l'embellir, car cette vie fut en vérité confinée, morne, et parfois désespérante.

G.N.C.D.

Bibliographie très succincte :

- de nombreux numéros du Bulletin des Amis du Vieux Huê - L'Empire d'Annam, par G. Gosselin, 1904
 - Đại Nam Hội Điện Sử Lễ (Règles et Usages du Dai Nam), 1876 - « Souvenirs de Huê » de Michel Chaigneau, sur Internet
 - Maurice Percheron - L'Indochine Moderne - Editions de la Librairie de France
 - Anecdotes sur les concubines et reines de la dynastie des Nguyễn (livre en français) - Thi Long - Editions Da Nang - 2006
- Iconographie :** Archives Nationales de France, cartes postales d'époque, Photothèque Ministère de la Culture à Paris